

Étienne de Banville, *L'usine en douce, Le travail en « perruque »*, L'harmattan, Paris, 2001.

Biographie

Etienne de Banville était chercheur économiste au CNRS, au sein de l'équipe du CRESAL (sociologie) à Saint-Étienne. Ses recherches portent, entre autres, sur le système automobile, les rapports interentreprises et le développement local.

Bibliographie

Ouvrages (liste non exhaustive)

Étienne de Banville, *L'usine en douce, Le travail en « perruque »*, L'harmattan, Paris, 2001.

Étienne de Banville, Jean-Jacques Chanaron, *Vers un système automobile européen*, Economica, Paris, 1991.

Articles (liste non exhaustive)

Michèle Dupre, Étienne de Banville, *La double « Joint-Adventure » de PME françaises en Chine : Une étude de cas (1944-2004)*, in *Gerer & Comprendre* 86, décembre 2006.

Origine de ce livre

Étienne de Banville, par sa publication, vise à rompre le silence quasi général qui entoure la pratique de la perruque. Il cherche dans ce livre à nous faire connaître les résultats de ses investigations sur une pratique largement inconnue, faute de travaux réalisés. C'est bien ce contraste entre d'une part la rareté des écrits sur la perruque et, d'autre part, la généralité de sa pratique dans la vie des entreprises et la richesse de sa signification, qui sont à l'origine de ce livre.

Questions

- Qu'est-ce que la pratique de la perruque ?
- Quelle histoire peut-on faire de la perruque ?
- Quels sont les liens qui unissent les objets aux humains qui les fabriquent ?
- Quels sont les contextes de production d'une perruque ?

Postulats

- C'est à partir d'objets concrets que l'auteur cherche à nous faire découvrir la pratique de la perruque dans l'ensemble de ses dimensions.
- Ce sont ces nombreux objets perruqués, pourtant réalisés sous le coup de la contrainte, qui donnent à lire leur contexte de réalisation et les situations de travail.

Hypothèse

Derrière la pratique de la perruque, qui peut sembler au premier abord anecdotique, se cache une remise en cause profonde de l'organisation du travail. La pratique de la perruque remet en cause la division du travail parce qu'elle est le résultat d'un travail créatif qui s'oppose au travail prescrit.

Définition de la perruque

Pour Étienne de Banville, la « perruque » est « **un travail, un objet pour soi, réalisé durant le temps de travail, avec les matériaux et le matériel de l'entreprise.** Travail non-prescrit, donc réalisé en principe en cachette de la hiérarchie : détournement de temps, de matériaux et d'usage de machines, et clandestinité à géométrie variable, parfois totale, parfois assez relative. Pratique très largement répandue dans le monde industriel, et plus généralement dans le monde du travail salarié, la perruque connaît les situations allant de la répression systématique à une position quasi institutionnelle, avec tous les degrés intermédiaires de tolérance. »¹

Résumé

C'est donc de ces « petits travaux » plus ou moins clandestins appelés « perruque » que l'auteur va essayer de rendre compte dans ce livre.

La perruque est difficile d'accès en raison de sa discrétion. C'est pourquoi ce travail réalisé par Étienne de Banville est particulièrement remarquable. Il est appuyé de nombreux exemples. De plus, ce livre nous permet de comprendre la richesse d'une pratique qui se trouve être au centre d'une pluralité de points de tension de la vie sociale : vie dans et en dehors de l'entreprise, compétences reconnues, valorisées et compétences non reconnues, hiérarchie et autonomie, etc.

¹ Étienne de Banville, *L'usine en douce, Le travail en « perruque »*, L'harmattan, Paris, 2001, P. 5.

I - Le premier chapitre de ce livre est consacré aux objets, à travers des témoignages directs et indirects.

II - Dans le second chapitre, Étienne de Banville se pose la question de savoir : où ? quand ? comment ? avec qui perruque-t-on ? et de savoir si l'on peut esquisser une histoire de la perruque ? et quels rapports existent-ils entre perruque et art ?

III - Le troisième chapitre travaille les rapports entre la perruque et l'entreprise.

Introduction

1) Des perruqueurs dans la littérature.

Pour Daniel Picouly, dans *Fort de l'eau*², le père perruqueur prend des allures de magicien pour ses enfants. Travailleur chez Air France, il fabrique pour sa famille des plats en inox, une coupe chromée en forme de couscoussière, une caisse entièrement en Duralinox avec des palmiers gravés en style nouille, et pour faire rêver les enfants, un bouclier rond en contreplaqué épais qui servira à doter leur bouée d'un fond étanche pour une embarcation. Embarcation accompagnée d'une pagaie ultra-légère dont les pales sont réalisées en plexiglas transparents. Technique aéronautique Air France !

Dans le roman de Jean Douassot³, le héros est un jeune ouvrier qui prend connaissance de l'existence de cette pratique par le mot perruque. Perruquer ça veut dire quoi ? Son chef accepte de lui montrer comment il va réaliser une passoire pour sa bergère, à condition « qu'il ferme sa gueule ». C'est par l'initiation de son chef que le jeune ouvrier deviendra perruqueur à son tour.

Pierre Sansot⁴ évoque la pratique de la perruque comme faisant partie de la culture des « gens de peu », qui par leurs débrouillardises trouve normal de « distraire » les outils, les matériaux de l'entreprise où l'on travaille. Cependant Pierre Sansot semble confondre la perruque avec la fauche, ou le « simple détournement ». En effet, pour Étienne de Banville, la perruque doit être travaillée, elle doit faire l'objet d'une transformation de la matière ou d'un apport personnel de la valeur ajoutée.

2) La perruque une notion ambiguë.

² Daniel Picouly, *Fort de l'eau*, Flamarion, 1997.

³ Jean Douassot, *La perruque*, Plon, 1969.

⁴ Pierre Sansot, *Les gens de peu*, PUF, 1991, p.208.

L'auteur distingue la perruque du vol ou du bricolage. La perruque est gratuite, donnée, et elle est réalisée dans l'entreprise. Lorsqu'elle est réalisée hors de l'entreprise, c'est du « bricolage ». Bricolage qu'il ne faut pas confondre avec la « bricole » autre terme désignant la perruque. Si le produit de l'activité réalisée dans l'entreprise est vendu, c'est une « entreprise clandestine ». Si cette activité est vendue, mais réalisée hors de l'entreprise, c'est du « travail au noir ». Ces pratiques sont proches, il est donc important de les définir, pour cerner le domaine concerné, précise l'auteur.

a) Deux cas d'entreprise clandestine

- 1) Richard Darmon⁵ signale un projecteur-dessinateur qui faisait fonctionner, avec les lignes téléphoniques de l'entreprise ACB et sur son temps de travail, la petite société de travailleurs intérimaires qu'il avait fondée avant de se faire embaucher justement parce que sa société ne tournait pas assez fort. Après cette période de « relance », il a repris place dans sa société.
- 2) Dans l'entreprise Machino, fabriquant d'électrophone, un groupe de salariés a conçu, réalisé, et vendu de concert et en cachette de la direction, de nombreux moulins à café électriques.

b) Le bricolage

Si la perruque et le bricolage ont un tronc commun, le bricolage, lui, se fait à la maison. Il n'en reste pas moins une filiation très forte entre perruque et bricolage. Cette filiation, on la trouve dans la définition du bricolage qu'en donne Yves Deforge : « Les matériaux du bricoleur sont souvent récupérés ou détournés de leur fonction première, les outils sont « universels », ce qui fait que le produit, l'objet bricolé a souvent un air de compromis. Ce compromis entre le vouloir et pouvoir, entre le projet et les moyens de réalisation, est perçu comme une victoire sur la difficulté par le bricoleur... et une excessive dépense d'énergie pour un résultat discutable par l'observateur extérieur. Mais cela n'a pas d'importance car la vraie finalité du bricolage est expressive, expression de soi, de son pouvoir créatif, de sa capacité de dialogue avec la matière rébarbative, de son besoin de s'investir dans une œuvre personnelle. »⁶

c) Le travail au noir

⁵ Richard Darmon, *La fauche dans les entreprises*, Le Monde Dimanche, 16 novembre, 1980.

⁶ Yves Deforge, dans la postface « Question vives » au livre de Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, Aubier, 1989, p.330.

Le travail au noir est réalisé hors de l'entreprise et il est rémunéré. Cette pratique est donc très éloignée de la perruque, qui est réalisée sur le lieu du travail et surtout qui ne se vend pas.

I- Des objets et des hommes

Ces objets sont utilitaires, modestes et quotidiens. Modestes par leur taille et par le temps de travail qu'ils ont nécessité.

Pour respecter la réalité sociale de cette pratique, l'auteur refuse d'aller de suite vers ce qu'il appelle les « chefs-d'œuvre », ces objets insolites qui pourraient être qualifié d' « art brut ». Il s'embles préférer ces objets tellement banalisés qu'il faut les chercher dans les décors de la vie quotidienne et dans les souvenirs de ceux qui les ont produits.

a) Les gandeaux

Les gandeaux sont des « pots à soupe », des gamelles utilisées par les mineurs de la région stéphanoise. Ces perruques fabriquées à partir de chutes de métal faisaient la navette entre le domicile et l'usine avec leurs propriétaires. Le gandeau réalisé en perruque participe d'une interaction particulière entre le domicile et l'usine, puisqu'il apporte sur le lieu de travail la nourriture élaborée au domicile, en même temps qu'il est à la maison signe de la maîtrise professionnelle de son réalisateur.

b) Perruque et alimentation domestique

Les perruques liées à la cuisine et à l'alimentaire domestique sont particulièrement nombreuses : machine à faire des saucissons, à nourrir la volaille, à couper les poireaux, à produire des pâtes, couverts, ménagères, boîtes de rangement, couteaux, hachoirs, louches, écumoirs, moulins de tous ordres, presseurs à fruits, moules à gâteaux ou à flan, ustensiles pour la cuisinière à charbon (pique-feu, pelles, seaux, grattoirs, ...), barbecues, brochettes, etc.

c) L'équipement de la maison

À partir des années soixante, l'auteur nous signale que l'on commence à trouver des appareils électroménagers réalisés en perruque : Chauffeuses, gaufriers, fers à repasser et moulins à café électriques, etc.

La réalisation de fers à repasser en fonte, suppose la coopération de plusieurs métiers : le fondeur coule la semelle, le modeleur sur bois réalise la forme, le chaudronnier ou le tourneur sur bois polis, usine et réalise les trous filetés pour y fixer la poignée. Ce travail en équipe a souvent pour conséquence la fabrication de petites « séries » d'objets, pour que chacun puisse avoir un fer complet.

La maison reste un sujet d'inspiration particulier pour tous les perruqueurs : tire-bottes, lampes et pieds de lampes, jouets, berceaux, rouets, dévidoirs pour les écheveaux de laine, bougeoirs, cendriers (métal et verre), etc.

Ainsi les objets utilitaires simples sont souvent si bien adaptés à leur usage qu'on ne les remarque pas. Ils se confondent entièrement avec le contexte pour lequel ils ont été fabriqués. La porte, qui fait symboliquement le lien entre l'intérieur et l'extérieur, est aussi un objet d'inspiration pour les perruqueurs : Portemanteaux, poignées, heurtoirs, plaques de porte, ...

d) Les perruques de l'habillement

L'industrie de l'habillement permet parfois aux opératrices la confection de quelques perruques : déguisements pour les fêtes costumées, petits portemonnaie, ...

e) Les loisirs : camping, pêche, ...

À la manufacture d'armes de Saint-Étienne, les « rois de la perruque » confectionnent par exemple des boîtes à asticots avec le fond des masques à gaz. Henri O., lui, y a réalisé un briquet à partir d'une partie d'un chargeur d'un PM 7.65.

Dans une autre entreprise stéphanoise, pour le départ en retraite d'un de leur collègue, les perruqueurs lui ont offert une boîte contenant une série d'outils spécialisés pour la pêche : dégorgeoir, moulinet, boîte de plombs, leurres, montures, etc.

Avec le développement du camping, dans les années cinquante et soixante, on voit apparaître des objets utiles comme : des séries de piquets, des haches, des binettes, un système d'attache pour le chien, des piquets de tente, ...

f) Au-delà de l'utilitaire domestique, le décoratif

Les objets décoratifs, parfois un peu utilitaires, servent surtout à afficher chez soi son savoir-faire : Présentoir à cigarettes, petites sculptures d'avion ou de bateau, ...

g) La perruque et les cadeaux des grandes dates de la vie sociale

La perruque accompagne les moments importants de la vie des salariés dans les usines. Le service militaire avec son incontournable quille, que le conscrit se fabriquait dans les cent derniers jours avant son départ. Les collègues du conscrit pouvaient aussi réaliser une quille à l'usine pour son pot de retour. La quille est devenu par la suite le symbole de la fin de mobilisation au travail, de la liberté retrouvée et de la fin du temps de la contrainte.

Les fiançailles et les mariages sont aussi des occasions données aux perruqueurs d'exprimer leurs savoir faire : bagues, colliers, boucles d'oreille, bracelets, pendentifs et médailles.

Pour les départs en retraite, c'est une perruque de conduite que l'on offre. C'est souvent un « chef-d'œuvre » réalisé collectivement et fortement personnalisé. C'est une forme de célébration du travail collectif quasi officielle.

h) Outils

Il existe un lien étroit entre perruque et fabrication d'outils. Les perruqueurs sont fréquemment des ouvriers expérimentés ou professionnels qui se fabriquent leurs propres outils : règles, équerres diverses, rapporteurs, tarauds et filières, compas ou pointes à tracer, ... souvent rassemblés dans leurs boîtes en bois (elles aussi réalisées en perruque). Une façon d'affirmer la maîtrise du professionnel sur son travail, mais aussi sur les moyens de son travail. Il peut s'agir de clés spéciales, de dispositifs ingénieux aptes à « prolonger » des outils existants. Ces outils perruqués participent donc, de la faisabilité du travail prescrit.

II- La perruque, mode d'emploi

Ce chapitre traite des techniques de la perruque, des rapports entre perruque et production artistique et pose la question de savoir : pourquoi perruque-t-on ?

a) Qui perruque ? Avec qui perruque-t-on ?

Les modes de production de la perruque sont soit individuelles soit collectifs.

Le mode individuel est une sorte de plaisir solitaire, caché à la fois de la hiérarchie et des collègues. Le perruqueur est directement dépendant des contraintes liées à la position qu'il occupe dans l'atelier. Les perruques réalisées sont de petites tailles ou conçues en plusieurs éléments de petite taille, pour pouvoir les sortir plus facilement du lieu de fabrication.

Le mode collectif permet l'échange d'idées, de matériaux, de travail techniques, avec d'autre collègue. C'est aussi la possibilité de participer à la production de perruques collectives, fruits de la division du travail de chacun, pour tous. Il y a là une forme de réappropriation du travail profondément social.

Dans les processus discontinus de fabrication, la matière circule de poste en poste et d'une machine à l'autre, ce qui offre aux perruqueurs la possibilité d'utiliser pour son compte des segments de la programmation du travail. La

distribution des postes est inégale. Ainsi, Stéphane Beaud et Michel Pialoux⁷ ont pu constater que les ouvriers professionnels bénéficient à ce titre, d'une autonomie plus grande. Perruquer, nous expliquent-ils, peut être l'occasion d'éprouver un savoir-faire technique, de montrer ses « dons » de bricoleur, ou bien encore de rivaliser avec les collègues dans la virtuosité du travail manuel.

b) Où perruque-t-on ?

Il existe des contextes plus favorables à cette pratique : Les services de maintenance, d'entretien, de réparation, de fabrication de prototypes, de modèles ou de design industriel, ... Ces espaces offrent une large gamme d'outils à mains, de matériel et de machines. De plus les contraintes hiérarchiques et d'organisation du travail y sont beaucoup plus souples et flexibles que dans les ateliers de production. Les ateliers de production discontinue sont plus favorables à la réalisation de perruques. Dans les cadres de production à la chaîne, il est plus difficile de perruquer, mais ce n'est pas impossible.

La nuit est un moment privilégiée pour détourner l'outil et la matière. En effet, il est plus facile de perruquer et de sortir un objet la nuit. Ainsi, dans une entreprise lyonnaise de fabrication d'emballages métalliques, les salariés de nuit se sont appropriés - momentanément - collectivement la chaîne de montage. Ils l'ont détournée de sa programmation pour fabriquer des flotteurs pour une maison de jeunes, pour qu'ils puissent descendre le Rhône en radeau.

c) Un cas particulier : la verrerie soufflée

La verrerie est un monde particulier de tension entre artisanat et salariat, entre tradition technique et rentabilité, entre diversité et normalisation progressive. Une longue tradition de fabrication de perruques existe chez les verriers. Ils ont fabriqué des cannes, des presse-papiers, des verres, des vases, des cendriers, mais aussi des godemichés. Les accidents donnent souvent l'occasion aux verriers d'art de produire un objet original. Si bien que la direction de la verrerie de Saint-Gobain à Saint-Just-sur-Loir (Loire), pour inciter à une vente locale, a demandé aux verriers de produire certaines pièces qui n'étaient traditionnellement confectionnées qu'en « bousillé » (« bricole » ou « perruque »). Ainsi, la direction, dans son intérêt et pour une clientèle éventuelle, peut aussi reconnaître la culture technique et esthétique propre aux ouvriers verriers. Mais si les verriers s'amuse à essayer de faire des fleurs sur la même tige, ils le font pour eux et de façon discrétionnaire, car le patron et l'encadrement seraient capables de vouloir les commercialiser.

⁷ Stéphane Beaud, Michel Pialoux, *Retour sur la condition ouvrière, Enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard*, Fayard, Paris, 1999.

d) Quand perruque-t-on ?

Dans le temps de travail, chaque perruqueur apprend à connaître les moments où la surveillance et la contrainte se font moins pressantes. Pendant les réunions des chefs, pendant le travail de nuit, ou lorsque la tâche prescrite est réalisée, le matin un peu plus tôt ou le soir un peu plus tard...

e) Avec quoi perruque-t-on ?

Avec ce que l'on a sous la main, y compris les déchets. Tout perruqueur est aussi un recycleur, un économiste de la réutilisation, nous dit l'auteur.

f) Sortir les objets de l'usine, ou : les perruques sont-elles toujours de petits objets ?

Les tactiques pour sortir les objets dépendent de leurs tailles. Elles restent souvent de petites tailles. Cependant, un jeune ouvrier a réussi, grâce aux « facilités de la maison » (fils d'un ingénieur de l'entreprise et grâce à une direction complice), à fabriquer un bateau deux mâts de 18 mètres de long et avec des cabines. Ce bateau construit en kit a été en partie construit à l'extérieur de l'entreprise.

Les perruques de grande dimension nécessitent des complicités auprès des gardes, des chauffeurs, des collègues, ... Un menuisier perruqueur a réalisé une fenêtre entière en « kit », par un assemblage compliqué et précis, lui permettant un montage à la maison plus facile.

À chaque topographie, grille horaire, mode d'organisation de la surveillance et du gardiennage, il faut imaginer individuellement ou collectivement une technique adaptée.

g) Perruque et argent

La perruque n'est pas vendue, elle n'est pas une marchandise : c'est l'une de ses caractéristiques fondamentales. Elle est donnée à son épouse, ses enfants, sa famille, aux amis, ou aux voisins, ... Elle est délibérément hors du marché. On est dans le domaine du don et du contre-don symbolique. La « monnaie » d'échange est la contre-prestation de travail perruqué. Si elle n'est pas possible, elle est échangée contre la remise de paquet de cigarettes, d'une bouteille de vin ou d'apéritif. Si c'est une grosse « pinaille », qui prend beaucoup de temps, l'échange peut se faire contre deux ou trois bouteilles. La perruque est une activité « libre » au double sens de non-prescrite par la hiérarchie (mais auto-prescrite) et non-marchande.

h) Perruque et école : la perruque s'apprend-elle ?

La bricole est intégrée à l'enseignement, car elle atteste de la maîtrise des techniques par l'élève qui ne réalise pas seulement ce qu'on lui demande, mais aussi ce qu'il choisit de faire. Sans que la perruque soit enseignée, ni encouragée en tant que telle, la maîtrise professionnelle qu'elle suppose est, elle, encouragée.

i) Depuis quand perruque-t-on ? ou éléments pour une histoire de la perruque

Elle est contemporaine du début de la révolution industrielle en France. Elle fait implicitement référence au monde des organisations industrielles. On peut trouver des éléments de la « perruque avant la perruque », soit antérieurs à la révolution industrielle.

Deux fromages sont « nés par ruse » : le reblochon et le chambérat.

Le mot reblochon vient du patois savoyard (XIV^e et XV^e siècles), la *rebloche* étant l'action de traire une vache une seconde fois. Sa fabrication remonte au XIII^e siècle. À cette époque, des précepteurs avaient la charge de prélever un impôt proportionnel à la quantité de lait produite par jour. Dès que le représentant de l'ordre était parti, la traite reprenait. Reblocher c'est fabriquer un fromage de contrebande : le Reblochon.

Le chambérat, quant à lui, est une tromperie envers les propriétaires. Les paysans étaient alors (XVII^e siècle) exploités par leurs propriétaires, nobles, gens d'église, fermiers généraux ou régisseurs chargés de la responsabilité du domaine. Les fermières se mirent à fabriquer « incognito » des fromages qui n'étaient pas tous partagés avec les propriétaires. Né de la ruse et des surplus laitiers, le chambérat trouva ainsi l'origine de son procédé de fabrication. Comme pour la pratique de la perruque, il fallait faire vite, des fromages de petites tailles, pour pouvoir les cacher.

Pendant la période de l'Occupation et de la Résistance, on a pu voir des sortes de « perruques de survie », qui servaient de monnaie d'échange. Outils et ustensiles étaient échangés contre des denrées alimentaires. Les groupes de résistance et ceux qui les aidaient ont fait appel à des savoirs-faire de tous secteurs : des typographes et imprimeurs (affiches, publications, vrais faux papiers, ...), des mécaniciens (fabrication et entretien d'armes, mécanisme et outils spécifiques), des chimistes (explosifs), des couturières (uniformes et habits divers), etc. Tous ces travaux clandestins ont permis à la perruque d'acquérir une partie non négligeable de ses lettres de noblesse.

À de nombreuses reprises, la perruque a été mobilisée pour la cause. En 1952, alors que l'on se prépare à la visite de Ridgway, dans les usines, les ouvriers

fabriquent des manches de pioche qui serviront de hampe pour les pancartes. Les pancartes sont volontairement en tôle biseautée et l'on peut y lire : "Ridgway go home", "Ridgway la peste", et "paix en Corée, paix au Viêt-Nam"... Les ouvriers, pour l'affrontement dur, ont donc fabriqué ces barres de fer et plaques de tôle à l'usine en "perruque".

j) Perruque et art : quelques éléments

La question des rapports entre la perruque et l'art serait liée au plaisir technique de réaliser une « belle ouvrage ». Ce rapport serait lié au plaisir esthétique et affectif éprouvé par le perruqueur créateur. Pour Monsieur F., il suffit d'avoir une idée à un certain moment, et en dehors de l'esprit pratique qui est primordial on peut y ajouter le côté esthétique. Il y a donc le travail manuel, puis le côté esthétique. « Je ne vais pas dire que c'est une œuvre d'art, non, j'en arrive pas à ça, mais moi j'estime que c'est quand même beau. ». Véronique Moulinié qui est ethnologue s'intéresse au bricolage et à l'« art brut » dans le Sud-Ouest. Elle note à propos de ceux qu'elle appelle les « oeuvriers » : « On utilise très rarement à leur égard les termes d'« artiste » ou d'« art » ; les producteurs eux-mêmes les refusent, presque comme une insulte : « Tu trouves que j'ai la tronche d'un artiste, toi ? Moi, je suis un simple ouvrier. Je fais ça comme ça. Pour m'occuper. Parce que je sais le faire aussi. C'est tout. ». Tous préfèrent périphrase et synonymes, « des types doués », « qui tirent ce qu'ils veulent de leurs mains », des « pros », des « as ». Autant de formules qui mettent en avant un savoir-faire, qui font référence au geste réfléchi et habilement effectué. »⁸. Si les perruqueurs semblent accepter de définir leurs objets en termes d'émotion esthétique ou de beau esthétique, ils refusent la catégorie « art ». Ce refus semble basé sur le refus de la catégorie sociale, sinon sociologique, de l'« artiste », non seulement avec sa « tronche », mais surtout avec ce qu'on lui attribue de style de vie et de catégorie sociale : être artiste (reconnu) serait ressenti par beaucoup de perruqueurs – mais pas tous – comme une trahison, comme une rupture inacceptable avec leur carrière d'ouvrier, avec les relations avec les copains, bref leur propre image : L'art, c'est d'autres ! en quelque sorte. Et la perruque, c'est de la « belle ouvrage ». La notion d'« ouvrier » de Véronique Moulinié permettrait de combler ce vide entre les deux champs, entre les deux mondes. Pour Miklos Haraszty : « Si insignifiant que soit l'objet, il a été fait de façon artistique. [... car] le travailleur en perruque travaille rarement avec des matériaux chers, décoratifs, semi-finis : il préfère créer à partir de débris, de bouts de fer inutilisables, et s'efforce que la beauté de son produit vienne d'abord de son travail... »⁹. François-Xavier Trivière dans son livre *La*

⁸ Véronique Moulinié, *Des « oeuvriers » ordinaires, Lorsque l'ouvrier fait le/du beau...*, Terrain, n°32, mars 1999, p. 40.

⁹ Miklos Haraszty, *Salaires aux pièces, Ouvrier dans les pays de l'Est*, Seuil, Paris, 1976, p. 141.

*bricole ouvrière*¹⁰ souligne l'intention du perruqueur de « faire œuvre », et pas seulement de faire un travail ; il s'agit, poursuit-il, de « tenir son honneur » ou bien son rang d'ouvrier de métier parmi ses pairs : « Ainsi, l'œuvre produite en bricole, et d'une certaine façon collectivement, c'est l'ouvrier ». Gilbert Simondon, nous dit Étienne de Banville, nous aide à comprendre les rapports possibles entre perruque et art par cette phrase : « En fait l'œuvre d'art entretient surtout, et préserve, la capacité d'éprouver l'impression esthétique, comme le langage entretient la capacité de penser, sans pour autant être la pensée. »¹¹

III- Perruque, entreprise et culture

Perruque et entreprise entretiennent des rapports contradictoires. Entre répression et tolérance selon les contextes.

Des sociologues ont pu ranger la pratique de la perruque dans une catégorie, qui semble peu performante, d'*allergie au travail*, et la rapprocher ainsi des phénomènes aussi différents que l'absentéisme, le freinage de la production ou le sabotage. D'autres d'insister sur le côté dérisoire de la perruque qui aurait remplacé pas moins que la lutte des classes. Pour l'affaiblir et montrer ses limites, Issac Joseph dit d'elle, qu' « elle ne joue que sur la récupération et sur les moyens de fortune, [...] que la liberté qu'elle permet d'explorer est dérisoire, comme le seraient toutes les résistances qui ne s'inscrivent pas dans une logique de la contradiction et qui échappent au corps à corps de la surveillance et de la docilité : la fuite, le retrait, le silence, la blague, la ruse. Ce ne sont pas des formes pures de la lutte des classes, elles sont populaires plus que prolétariennes... »¹².

Effectivement la perruque apparaît bien comme un signe permanent d'incomplétude de la situation actuelle du travail et du travailleur. Mais elle est aussi un signe de l'existence de capacités de conception, de création et d'exécution qui sont en « surplus ».

L'existence d'une telle pratique témoigne de cette incomplétude, de l'appel utopique et permanent pour cette réconciliation ultime entre l'homme et le travail évoqué par Haraszty au travers de ce qu'il appelle la Grande Perruque : « Elle est aussi une forme de résistance au désordre industriel : des ouvriers justifient un droit de préemption au nom d'une bonne gestion du gaspillage industriel. »¹³. Les initiatives ouvrières savent apporter une réponse efficace, non prescrite par la hiérarchie. Par exemple, les salariés d'une usine savoyarde, récupéraient « leurs » palettes pour en faire du bois de chauffage. Cette organisation active et spontanée des salariés est porteuse d'une dimension

¹⁰ François-Xavier Trivière, *La bricole ouvrière*, Colloque Lersco, Nantes, 1992.

¹¹ Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, Aubier, 1989, p.180.

¹² Issac Joseph, *La perruque*, revue Urbi, Paris, mars 1980, p. 119.

¹³ Miklos Haraszty, *Salaires aux pièces, Ouvrier dans les pays de l'Est*, Seuil, Paris, 1976, p. 119.

d'organisation non prescrite, semi-clandestine, d'autant plus efficace qu'elle est silencieuse et discrète. On pourrait parler ici d'organisations et d'initiatives autogestionnaires interstitielles ou spontanées. C'est bien parce que nombre de directions sous-estiment ou méconnaissent l'importance et le potentiel de nombreuses connaissances et savoir faire dont les salariés sont porteurs que de tels comportements existent.

Ainsi certaines entreprises cherchent à proposer aux salariés des formes de manifestation de leur inventivité intégrable dans les projets de l'entreprise. Dans cette logique, Toyota a pu faire appel à des bataillons d'experts du développement, pour qu'ils filment, observent et notent toutes les propositions techniques proposées par les salariés de l'entreprise. On ne peut pas exclure une sorte d'institutionnalisation d'une perruque intégrée, voire prescrite.

a) De la « perruque autorisée » à la perruque prescrite

Un responsable du MEDEF donne sa définition de la perruque : « ...à partir du moment où c'est toléré, ce n'est plus de la perruque. ». Donc, « si c'est de la perruque, c'est du vol. »

La tolérance dépend de la personnalité des contremaîtres, des chefs d'atelier et des périodes. Cela peut dépendre également de la rareté relative de « vrais » ouvriers professionnels disponibles sur le marché du travail. Le droit de perruquer n'est jamais un acquis, il est un compromis temporaire, renouvelé, mais pouvant être « suspendu » selon les périodes et les changements des membres de la hiérarchie. Ainsi, lorsque Monsieur D. terminait de fabriquer son barbecue¹⁴, le directeur, qui faisait visiter son entreprise, l'a surpris et licencié sur le champ pour faute lourde. La tolérance de cette pratique est fortement dépendante de l'ambiance sociale, des rapports entre salariés, avec la maîtrise et les cadres, et aussi du statut de fait particulièrement habile et donc presque indispensable du perruqueur.

Il n'est pas rare que les cadres ou la direction demandent aux ouvriers de faire quelques « chefs d'œuvre » pour illustrer le savoir faire de l'entreprise. Il s'agit alors de perruque prescrite ou commandée, servant alors les entreprises à prouver l'excellence des matériaux utilisés en même temps que l'habileté de l'ouvrier chargé de ce travail.

On peut ici noter que la perruque prescrite ou commandée porte un degré de contradiction supérieur à celui de la perruque autorisée.

b) Perruque et syndicat

¹⁴ Témoignage filmé par Marie de Banville et Bruno Dumont dans *Perruque, bricole et compagnie,...*

Les organisations syndicales ouvrières ont un positionnement, par rapport à la perruque, finalement assez similaire aux organisations patronales. Faire comme si, officiellement, la perruque n'existait pas. Moins on en parle, mieux c'est. Elle ne fait pas l'objet de prise de position constituée. Pour certains syndicalistes, pratiquer la perruque peut amener un militant à s'exposer à une répression patronale estimée inutile et dangereuse.

La reconnaissance de la perruque comme autre chose qu'un comportement déviant générant la honte et la gêne obligerait la reconnaissance des limites du contrat de travail : L'achat ou la vente de la force de travail n'est pas une opération aussi simple à réaliser que le sous-entendent de nombreux manuels de gestion, fussent-ils de gestion des ressources humaines.

Conclusion

S'intéresser à la pratique de la perruque, c'est s'intéresser à l'univers des productions symboliques des travailleurs. À la production de connaissances et de représentations, d'objets esthétiques ou ludiques.

L'extrait qui suit, du livre *Un travail à soi* de Philippe Bernoux, témoigne de la perruque comme pratique ou acte de résistance ouvrière.

« Redécouper le temps de travail, en remontant la chaîne ou en “bourrant” à certaines heures pour n'avoir rien à faire d'autres, s'approprier un espace, régler soi-même sa machine, avoir des tours de main, analyser et critiquer le fonctionnement et la gestion technique d'une ligne, freiner ou faire de la perruque, faire grève pour défendre son outil de production qui est aussi sa communauté, ces comportements ont comme fonction de récupérer une autonomie, une initiative, face à un environnement écrasant. [...] Faire une perruque, c'est être autonome, mais c'est tout en même temps faire un clin d'œil aux copains : “Tu vois, le contremaître je l'em...” »

Étienne de Banville nous rappelle que la perruque n'est pas réductible à une « insatisfaction au travail ». Elle est aussi autonomie retrouvée, création, et en relation avec l'usine, la hiérarchie, les machines, les collègues, la famille et les amis. Elle emmêle intimement le quotidien et l'esthétique, la contestation du « désordre industriel » et la copie des objets de consommation, l'individualisme et le militantisme, la vie au travail et la vie hors travail, l'humour et la revendication etc.

La perruque, on l'a vue, dérange, elle ne se laisse pas mettre en boîte. C'est sans doute là sa grande résistance, elle ne se laisse pas facilement appréhender, classer ou ranger. Pour les syndicalistes, elle est un choix individuel, pour les perruqueurs, elle se situe dans la vie quotidienne, pour les économistes, sociologues et journalistes, elle est un comportement de « réaction au travail » et pour les plasticiens ou critiques d'art, elle est une « création spontanée », etc.

La pratique de la perruque est toujours actuelle et ne se trouve pas uniquement à l'usine. On peut la retrouver dans tous les contextes de travail humain : bureaux, studios, cuisines, administrations fonctionnaires ou commerciales, ...

Dans sa conclusion, Étienne de Banville nous met, à juste titre, en garde : « ... les amateurs de folklore risquent de traiter la perruque comme un art décoratif populaire. »¹⁵. La perruque pourrait être en voie d'être reproduite, commercialisée et administrée.

Étienne de Banville conclut son ouvrage par cette phrase : « C'est pourquoi laisser la perruque dérangée, hirsute en quelque sorte, ni trop bien gominée, ni trop lisse, avec quelques épis et quelques touffes plus ou moins nouées, semble plus utile que de la gominer, la calamistrer. Le vent quotidien doit toujours pouvoir l'ébouriffer. »¹⁶

La perruque détournée par l'art

L'ouvrage d'Étienne de Banville est très riche et pose beaucoup de bonnes questions sur cette pratique. C'est pourquoi je veux prolonger la mise en garde que l'auteur fait à la fin de son livre, concernant les possibles récupérations de cette pratique. Et je veux également interroger ce problème au regard des relations ambiguës qu'entretiennent la *perruque* et l'art.

En effet, qu'il s'agisse des photographies d'*objets de grève* de Jean-Luc Moulène, achetées récemment par le centre Beaubourg, ou de l'exposition *et voilà le travail !* qui présente en première page de son catalogue un bougeoir réalisé en perruque, le monde de l'art semble trouver dans la pratique de la perruque une source d'inspiration particulière.

Pour Étienne de Banville, la perruque doit être travaillée. Elle doit faire l'objet d'une « transformation de la matière ou d'un apport personnel de la valeur ajoutée »¹⁷. Il s'agit sans doute du point le plus problématique de la pratique de la perruque. En effet, cette plus-value ajoutée, par le savoir-faire qui fait la fierté de tout perruqueur qui se respecte, peut devenir pour les collectionneurs d'objet rare, un critère spéculatif. Le danger pour cette pratique se cache exactement là où elle trouve toute sa richesse. Les nombreuses spécificités de l'objet perruqué (hybridité, production hors norme, créativité, ingéniosité, tactiques de

¹⁵ Pour cela Étienne de Banville cite Miklos Haraszty, *Salaire aux pièces, Ouvrier dans les pays de l'Est*, Seuil, Paris, 1976.

¹⁶ Étienne de Banville, *L'usine en douce, Le travail en « perruque »*, L'harmattan, Paris, 2001, p. 95.

¹⁷ Étienne de Banville, *L'usine en douce, Le travail en « perruque »*, L'harmattan, Paris, 2001, p. 9.

détournement, ...) peuvent lui conférer une attention incertaine. La marchandisation dont elle peut faire l'objet, la place face à des attentions qui peuvent être « décontextualisantes ». La principale méfiance que l'on peut avoir, est de voir ces objets transformés – comme les masques africains ont pu l'être en leur temps - en des objets d'art de type « exotique » car réalisés par des ouvriers.

Pour que ces objets gardent leur richesse « contre-culturelle », il leur faudra faire face à des commissaires d'exposition à l'intention « recontextualisante ». Il faudra aussi que les auteurs des perruques veillent, eux-mêmes, à ne pas être exclu des façons de « recontextualiser » ces objets produits.

La richesse de cette enquête est de permettre une « recontextualisation » de cette pratique dans ce qu'elle a de complexe et de particulier. C'est par la multiplicité des exemples de perruque et des témoignages de ceux qui les ont fabriqués, que l'auteur nous obligé à comprendre l'objet en rapport à son contexte de production.

Sur la nature des correspondances entre art et perruque

Étienne de Banville et les perruqueurs qu'il a pu rencontrer semblent trouver dans cette pratique, malgré leur méfiance vis-à-vis du monde de l'art, des correspondances avec l'art.

Ainsi, pour Étienne de Banville, la question des rapports entre la perruque et l'art est liée par le plaisir technique de réaliser une « belle ouvrage ». Ces correspondances seraient aussi liées par un plaisir commun esthétique et affectif éprouvé à la fois par le perruqueur créateur et par l'artiste. À la différence d'Étienne de Banville, je pense que les liens qui unissent la perruque et l'art sont moins d'ordre esthétique ou technique que d'ordre tactique. En effet, de nombreux artistes pratiquent aujourd'hui ce que l'on pourrait appeler un « art tactique ». Par cet « art tactique », j'entends qu'ils essayent, comme les perruqueurs, de détourner les contextes contraignants dans lesquels ils se retrouvent plongés afin de produire leur art. **La tactique est ce qui reste hétérogène aux systèmes garants de la norme, ce qui s'infiltré par l'utilisation de la ruse. C'est une manière de circuler dans « un relief imposé »¹⁸, de s'insinuer dans « un ordre établi ».** Voilà, entre autres, ce qui unifie ces deux pratiques à mon sens.

¹⁸ Michel de Certeau, *l'invention du quotidien tome 1 : arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, p.57.